



PORTRAIT ERWIN OLAF



Ambitieux et conquérant, le photographe néerlandais doit composer avec l'emphysème, maladie respiratoire.

# Inspiré, aspiré

Par SABRINA CHAMPENOIS  
Photo JÉRÔME BONNET



GALERIE  
MAGDA DANYSZ  
PARIS



18GALLERY  
SHANGHAI

«**M**arguerite, très pâle et la bouche entrouverte, essayait de reprendre haleine. Par moments, sa poitrine se gonflait d'un long soupir qui, exhalé, paraissait la soulager un peu, et la laissait pendant quelques secondes dans un sentiment de bien-être» (la Dame aux camélias, Alexandre Dumas fils, 1848).

Erwin Olaf, 51 ans, n'a rien d'une Dame aux camélias. Athlétique-tonique en jean-polo Fred Perry-baskets, sourire carnivore, regard lagon laser. Il ferait même un parfait méchant au cinéma, genre Christoph Waltz dans *Inglorious Basterds*. Comme premières impressions, on note : «cool», «attentif», «réactif». Au diapason de son aura de nouvelle star de la photographie, chouchoutée par la galerie Flatland, convoitée par les magazines et les collectionneurs, sollicitée par les musées comme par la pub.

Erwin Olaf, ce sont ces photos luxueuses, sophistiquées, millimétrées, mises en scène jusque dans le plus infime détail, au point de prendre l'apparence de tableaux (esprit Hopper, Rockwell, pour les plus récentes) ou d'images de films (on pense à Visconti, influence qu'il revendique, mais aussi à

Todd Haynes ou à Sofia Coppola, qu'il ne nomme pas). Son travail personnel mobilise de fait une armada (casteur, maquilleur, styliste, décorateur, accessoiriste), aux airs d'équipe de tournage. En termes de temps («entre trois et cinq mois au total»), préparation et postproduction excèdent amplement la prise de vues elle-même. «Oui, je me vois en metteur en scène, et pour moi les mannequins sont des acteurs, et mes photos des scénarios», dit ce fils d'un représentant de commerce, qui renvoie ses études de journalisme à une anomalie. «Au lycée, un prof m'a demandé quel métier j'envisageais. Comme il était très macho, je n'ai pas osé lui répondre "acteur" par peur qu'il comprenne que j'étais gay. Alors, j'ai dit : "Je ne sais pas." Et là, il m'a suggéré le journalisme. "Tu écris pas mal, je crois." Ces études avaient l'avantage de me faire partir à Utrecht, de me faire quitter mon village de Hoewelaken, ce dont je rêvais. Dès que j'ai découvert la photo, ça en a été fini du journalisme, même si j'ai un temps couvert l'actualité pour des journaux gays. Ce qui m'intéresse, c'est exprimer mon imaginaire et créer l'émotion, pas enregistrer la réalité.»

La photo, la photo... Erwin Olaf fait partie de ces gens que leur boulot porte, transporte, comme on le dit de la transe ou de la foi, et certaines de ses phrases résonnent comme des serments : «Je tiens à ce que mon travail soit guidé par l'honnêteté, la sincérité, et je voudrais toucher tout le monde, pas seulement les connaisseurs.»

Quand on suggère que ses récents travaux ont quelque chose de la vénéreuse série télé vintage *Mad Men*, il renvoie : «Mon travail est antérieur !»

Alors, peut-être a-t-il toujours été comme ça. Intense, impératif, vibrant, vorace. Ses premières séries n'ont d'ailleurs pas le glamour mélancolique de celles d'aujourd'hui : on y ligote des obèses, des vieux, des nains (*Chessmen*), on s'y travestit, on y éjacule (*Squares*). Dans ses autoportraits sous influence mapplethorpienne, Erwin Olaf a des airs d'Hervé Guibert. Ces débuts lui ont un temps valu l'étiquette «euro-trash» quand aujourd'hui Olaf séduit jusqu'aux socialites new-yorkaises. Gageons qu'elles n'ont pas vu *Paradise*, bar-natum de folle, ou *Fashion Victims*, ces têtes dans le sac façon Abou Ghraïb avec chattes et poutres bien apparentes.

Sans doute, aussi, qu'un élan et un ego XXL sont le minimum syndical quand on souhaite, «bien sûr !», rester dans les mémoires «même si vous pouvez être exposé dans les musées, avoir du succès de votre vivant, puis disparaître complètement». Mais c'est aussi qu'il y a urgence : «Combien de temps vais-je être en mesure de travailler ? Dix, vingt, cinq ans ? Impossible

de savoir.» Depuis quatorze ans, le statuesque Olaf se sait atteint d'emphysème pulmonaire, maladie qui détruit les alvéoles et entraîne une gêne respiratoire croissante. «Je tousse beaucoup, j'ai fini par consulter. Au test de respiration, j'ai expiré deux litres d'air quand quelqu'un de mon âge est censé arriver à quatre, cinq.» Arrêt de la cigarette («et des joints»), de l'alcool, fréquentation régulière de la salle de gym quand il était plutôt abonné aux *dance-floors* de l'Amsterdam interlope («pas en danseur, en voyeur»). La maladie s'est stabilisée. Mais la partie n'est pas gagnée. «Monter les escaliers m'est déjà pénible, je dois reprendre mon souffle entre les trois étages qui mènent à mon appartement.» Idem du vélo.

«Désormais, je dis aux amis : "Allez-y, je vous rejoins."» Récemment, coup de bambou lors d'une séance de signatures : «Il y avait trente-quatre tirages, posés au sol. Au bout de dix, j'étais mort. Deux gars sont venus m'aider, ont tenu les photos pour que je puisse signer assis.» La présente rencontre se fait à l'occasion de Paris-Photo, «à la fois un immense plaisir et une épreuve, synonyme d'une grosse dépense d'énergie». En 2009, le saisissant documentaire *Erwin Olaf, on Beauty and Fall*, le montrait haletant lors de prises de vue, saisi par des montées d'angoisse («me retrouver dans un fauteuil roulant, ah non... J'en finirai avant»).

Essoufflé en plein essor. Ça ferait un bon pitch, dramatique à souhait. Olaf pourrait s'en délecter, lui qui revendique la théâtralité. Mais hormis un triptyque où le photographe se met en scène blanchi et branché (à des tuyaux d'insuffisant respiratoire), la maladie est absente de son travail. Pas sûr, nuance-t-il : «Par exemple, la solitude qui règne dans la série *Hotel* renvoie certainement à celle des emphysémateux quand ils ne peuvent plus trop se déplacer.» Il souligne que vieillir, et la fin d'une histoire d'amour de vingt-deux ans, ont aussi contribué au spleen perceptible dans ses photos. Mais encore que le sarcasme et l'ironie, la vulnérabilité traverse l'œuvre d'Olaf, «social-démocrate depuis toujours» et initiateur le 3 octobre d'une *Black Tea Party*, «célébration de la diversité sexuelle et raciale, et protestation contre la discrimination, le racisme, l'exclusion et la violence homophobe».

Pour l'heure, le conquérant enchaîne. Photos mais aussi vidéos, pour accompagner ses travaux ou sur commande. Là, il vient de terminer une pub pour ventesprivées.com dont le patron, Jacques-Antoine Granjon, figure parmi ses acheteurs. «Je n'ai plus trop besoin de la pub pour financer mon travail personnel, mais l'exercice m'intéresse, me sort de mon truc, me stimule.» Un film le tenterait, il hésite : «J'ai encore des progrès à faire et puis, faire un film prend deux ans. C'est long, deux ans. Tout ça pour qu'au bout du compte, les critiques disent "c'est de la merde." Je ferais peut-être bien de m'en tenir à la photo!» Dans les photos d'Erwin Olaf, qui ont parfois des airs de natures mortes, il y a ici et là des plantes. Vertes ou séchées. Jamais de camélias. ◆

## EN 6 DATES

- 1959** Naissance à Hilversum, Pays-Bas.
- 1978** Étudie le journalisme à Utrecht, découvre la photo. **1982** S'installe à Amsterdam.
- 1988** *Chessmen*, prix du Jeune Photographe européen.
- 1996** Emphysème diagnostiqué.
- 2000-2010** Séries *Fashion Victims*, *Royal Blood*, *Paradise*, *Hope*, *Rain*, *Grief*, *Fall*, *Down*, *Dusk*, *Separation*, *Hotel*.



GALERIE  
MAGDA DANYSZ  
PARIS



18GALLERY  
SHANGHAI